Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 40 (1902)

Heft: 44

Artikel: On vilho rance

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199636

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pouvait plus rien me faire apprêter à ces heures (il était 9 $\frac{1}{2}$ h. du soir). Il finit pourtant par me donner deux ou trois œufs.

Je le priai ensuite de me faire apporter de quoi écrire. Sur quoi, au lieu de me dire courtoisement: « Veuillez, je vous prie, vous donner la peine de passer dans la salle à côté, vous y trouverez tout ce qu'il vous faut » ou quelque chose de semblable, il me rabroua par ces mots prononcés avec la plus parfaite mauvaise grâce: « Non, non, cela ne se peut pas, je ne vous donnerai pas d'encrier-ici; on n'écrit pas ici; dans la pièce à côté, tant qu'il vous plaira. » Cette singulière politesse me coupa la parole; je ne pus que m'incliner pour remercier l'hôtelier de sa prévenance et je passai dans la chambre à côté...

M. Don Juan Gracia del Rey quitte Genève le lendemain, toujours par une pluie battante, et monte dans l'express Lausanne-Bâle. Il y rencontre un prêtre français avec lequel il s'entretient jusqu'à Fribourg. A partir de là il peut enfin jeter un coup d'œil sur le paysage.

Fatigués par les tons jaunes et bruns de nos plateaux castillans, mes yeux se plongent avec délice dans le bain de verdure que leur offrent les paysages du Nord, les magnifiques sapinières dont la forte senteur pénètre par moments jusque dans les wagons qui filent devant elles. Qu'il me serait doux de voir quelques-unes de ces forêts autour de notre capitale! Ce qu'il y a de particulièrement drôle dans ces tableaux, ce sont les toits des fermes hauts et roides, qui parlent d'un climat pluvieux et dont quelques-uns, couverts de mousse, ressemblent à des carcasses de tortues gigantesques, sous lesquelles les parois de bois disparaissent presque entièrement.

Le train entra dans la gare de la capitale suisse. Une effroyable cohue envahissait le quai. J'y remarquai une bande de disgracieux personnages mis d'une façon presque ridicule. Leurs vêtements étaient couleur terre ou vertépinards et ils avaient pour coiffure des espèces de chapeaux de chasse de teinte uniforme, ornés pour la plupart d'une plume de coq qui se dressait avec fierté. Ce glorieux accoutrement faisait le plus singulier contraste avec des faces bouffies, pâles ou écarlates, et avec des tailles qui avaient assez souvent un air de tonneau à pétrole. Une chose frappait surtout chez ces créatures étranges et les rendait d'un comique presque irrésistible, c'est que les femmes se distinguaient à peine des hommes. Non seulement, elles étaient fagotées à peu près comme eux, ayant des vestons de même coupe et de même nuance; mais les traits de leur visage et leurs gestes avaient encore la même inélégance, la même rudesse. De tels êtres nous plongent dans l'étonnement et l'hilarité, nous autres Espagnols qui sommes habitués à rencontrer même chez le plus pauvre paysan les allures et les manières d'un hidalgo et qui, selon le mot de notre grand poète Lope de Vega, nous estimons tous de si haute naissance que seule la nécessité de servir distingue nos pauvres de nos riches.

Tous ces bonshommes et toutes ces bonnes femmes de la gare de Berne étaient lourdement chargés de besaces, de sacs et de havresacs, et tous étaient armés de lances de deux mêtres de long, qui s'élevaient au-dessus de la foule grouillante comme les piques dans le fameux tableau de Velasquez. Quels étaient donc ces gens? Des lansquenets? des âniers et des ânières? ou bien des mystificateurs? J'appris plus tard que c'étaient des touristes allemands, comme il en vient chaque été en masse dans les montagnes de la Suisse. Leurs perches de deux mètres leur servent à gravir plus commodément les pentes (rapides des Alpes...

A part ces excursionnistes, on voyait encore dans les gares suisses un grand nombre d'hommes d'allures vulgaires, laids, trapus, ramassés, muselés, aux jambes courtes. Les uns portaient une culotte blanche. J'en vis qui étaient armés du fusil Mauser (sic). D'autres promenaient des bannières brodées ou, en dignes descendants des anciens Germains buveurs d'hydromel, portaient sur l'épaule de grandes cornes à boire. Plusieurs faisaient entendre, de leurs rudes gorges, des chants énergiques. Ces personnages étaient en fête. Ils font partie de sociétés de tir et de gymnastique qui, à ce qu'on me dit, sont innombrables en Suisse. C'est sur eux principalement que repose la force de ce pays démocratique et c'est par eux qu'il est gouverné.



— Faut-il mettre pour le déjeuner la boîte de sardines que monsieur a rapportée hier de la pêche?

On vilho rance.

L'est portant on rudo défaut que d'être pingre; tandi que y'ein a qu'ont adé lo tieu su la man et que baillériont mimameint cein que lào fà fauta po férè on serviço, diéro ne vaiton pas dè clliào retsà que se corzont pi mau lào medzi et qu'audriont mimameint teindre la demi-auna, se l'ouzávant.

L'est dinse qu'ètai lo vilho Frelu, que démâoravè dein 'na galéza carraïe frou de vela et ïo viquessai tot solet avoué on vôlet po l'aidhi à sailli dao lhi, ka l'avai du grantein dai douleu pè lè piautès, et 'na serveinta po lai fèrè sè repés.

Lè guignons ne lài gravavant pas dè dremi, kà l'avai ao mein 'na demi-lotta d'aqchons dè la Banqua et dè la Tièce, sein compta lè dzaunets que catsivè dein son terein. Ma, lo diabllio, l'est que l'ètai rance qu'on tonaire, jamé ne fasai serviço à nion et ne s'ètai jamé fé dai z'eintorses ein coresseint après lè pourro po lao bailli oquiè.

Lè dzeins dè vela ont prào la moùda, sai ào bounan, à Pàquiè et à Tsalanda dè s'einvità lè z'ons tsi lè z'autro po medzi dài fins bocons, et clliào qu'ont ètà fricottà dinse dussont per honètètà reindre à lào tor et férè assebin on petit tire-bas po lè z'amis, coumeint dè justo. Frelu ètài dza zu dinà trai iadzo tsi l'on, quatro tsi d'autro, mà jamé ne reindài, po cein que ne sè tsaillessài pas dè sè mettrè ein frais; assebin lè z'amis, quand l'ont cein vu, sè sont de: «L'est on franc maulhonèto! ràva por li!» et du adon, ne lài ont perein rede, ni rez'einvità. Et l'est bin fè, n'est-te pas ?

Mâ, lo vilhio s'est bin démaufià porquiet lè z'amis lài fasiont ti la potta et, po lè férè reveni dè bouna, s'est décidà dè tré ti les z'einvità 'na né, po férè on bon repé.

Lo dzo ein quiestion, l'ètiont bin 'na treintanna à rupà à trabllia, tsacon a bin medzi et bu à remoille-mor, kâ rein ne manquâvè; pu sè son boutà à ein einmoudzi cauquenès.

Mà tandi que tsantâvant et trinquottâvant, vouaiquie qu'on oùt dâi bouailarès et dâi bramarès d'einfai quiej dévant et Zidore, lo vôlet à Frelu, qu'arrevè tot époairi âo pailo, derè cauquiès mots à l'orolhie dâo vilho.

— Qu'est-te çosse? Y'a-te lo fu? démandiront lè compagnons.

— Na! n'est rein! Estiusâ-mé pi 'na menuta, lâo fà adon lo vilho rance, m'ein vé vaire!

Cinq menutès aprés, lo vilho revint, tot émochena et lè larmo ai ge, avoué lè mans tot'einsagnolaïès.

— Que l'âi a-te ? Qu'est-te arrevà ? firont lè z'einvità.

— Ah! na! mè pourro z'amis! A Dieu mè reindo! quin malheu! fà Frelu; n'y a que 'na vouarbetta, qu'on pourr'ovrâi, qu'a cinq z'einfants, ein vollieint rateni ion dè sè bouébo qu'allâvè rebattâ dezo lè ruès d'on dè clliâo pecheints tombérès dè tserrottons, que passâvè quie dévant, s'est laissi accrotsi pè 'na rua que lài a rontu on bré et démet dâi coûtès. Pourr'hommo! pourro z'einfants! que vont-te deveni tandi que lo père sarà à l'hôpetau!

Adon, quand vé que tsacon sè lameintavè su cé pourr'ovrâi et sè bouébo, Frelu sè laivè et lào fà, tot ein segotteint:

— Eh bin, lè z'amis, ne faut pas que sai de que 'na galéza fita botsè dinse tristameint; al-lein, faseins trê ti 'na boun'aqchon! Et le preind n'assiéta, lâi voudhiè lo tot premi son porta-mounïa dedein et l'assiéta baillè lo tor dè la trabllia.

Tot lo mondo avai oru lè boailares et vu Frelu tot einsagnolà pè lè mans, tsacon bailla, lè z'ons dix, lè z'autro veingt francs, et quand l'ont zu fini la coletta, m'einlévine se n'y avai pas me de trai ceints francs dein l'assiéta.

Pu tsacon s'est reintra tsi li, tot dié d'avai fé 'na boun'agchon.

Må, clliào que n'ont pas recaffà lo leindéman, l'est lè z'amis einvità, quand l'uront apprai que l'ovrài ein quiestion sè portàvè asse bin que vo et mé et que lè bramaïès et tot lo détertin que l'aviont oïu n'étiont que dài frinmès que cé bracaillon dè Frelu avai manigancé, d'accoo avoué son Zidore, po poai férè la coletta et reintrà dinse dein lè frais dè son soupà.

A l'instar de Barnum.

Jean à *l'huissier* n'est pas « tant illuminé » comme on dit chez nous. Il n'a rien inventé e' n'inventera probablement rien.

Cela n'empeche point, n'est-il pas vrai, de se payer quelques petites distractions. C'est ainsi que Jean était allé voir le cirque Barnum en compagnie de sa femme Sophie — car il a une femme, pas trop laide même et dont l'intelligence est à peu près au niveau de la sienne. — Ce qui l'a le plus émerveillé, renversé, stupéfié, ce sont les cochons dressés.

En regagnant son logis avec sa femme, il ne parlait que de la chevauchée du paillasse, et du paysan emporté dans sa charrette par un de ces petits cochons.

Pendant la nuit qui suivit cette mémorable journée, Jean eut une idée — il en avait de temps en temps. — Puisqu'il est possible de dresser des cochons, se disait-il, il n'y avait pas de raison pour que lui, Jean à l'huissier, n'arrivât pas à faire exécuter au sien les tours qu'il avait vu faire au cirque. Son cochon était comme tous les cochons et Jean le croyait aussi bien doué naturellement que ceux de Barnum.

Le lendemain, « sur l'heure où la joyeuse aurore aux doigts rosés déchasse les ténèbres nocturnes », comme dit Rabelais, notre homme procéda au premier essai de dressage. Aidé de sa femme qui n'osait contrarier son projet, il tire sa bête de l'étable et l'amène dans le verger. Jusque-là, rien de bien difficile. Il s'agissait maintenant de commencer le premier exercice. Jean, qui n'avait perdu aucun détail de la représentation américaine, se sou-